

# Copie anonyme - n°anonymat : 186047



T9-00453

186047

Dissert CG

Code épreuve : 254

Nombre de pages : 9

Session : 2022

Épreuve de : *Dissertation Culture Générale EM Lyon / HEC*

## Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

### *Aimer, est-ce se perdre ?*

L'Homme peut vouloir s'abandonner au mouvement d'aimer, celui qui l'élève au-delà de son enveloppe corporelle, ou bien s'abandonner au flot passionnel qui le porte. S'abandonner à l'être aimé, le temps d'un instant, se perdre dans son regard. Ou pour une soirée, s'abandonner dans ses bras, lui laisser notre corps et notre esprit en toute confiance, ou finalement pour la vie s'abandonner à lui, s'offrir à lui... Mais celui qui s'abandonne, qui s'offre d'une telle manière, ne risque-t-il pas de se perdre ? De ne plus jamais pouvoir se retrouver ? Quand bien même il s'était trouvé ? Aimer, est-ce se perdre ?

Aimer est communément entendu comme le fait d'apprécier, d'éprouver du plaisir envers quelqu'un, quelque chose et d'éprouver du plaisir par quelque chose ou quelqu'un. Mais aimer c'est aussi vouloir le bonheur, le plaisir de quelqu'un d'autre que soi. Enfin, aimer, peut s'appréhender sous l'angle du don, en tant que s'aimer c'est donner, offrir, s'offrir voire même s'abandonner à l'action d'aimer – le mouvement qui le génère et l'entretien –, ou bien à l'être aimé, l'objet aimé. En ce sens, se demander ce qu'est « aimer » c'est venir questionner son essence, ses caractéristiques, ce qu'il permet, ce qu'il ne permet pas, ce qu'il coûte, ce qu'il offre... Dès lors, la question se pose de savoir jusqu'où celui qui aime se risque-t-il à s'abandonner. Ne se perd-t-il jamais ? Définitivement ? Ou comme nous l'avons vu plus haut, pour un laps de temps donné ? Se perdre peut se comprendre sous diverses acceptions. En effet, se perdre c'est avant tout un processus assez particulier, dans la mesure où lorsque l'on se perd, on n'en a rarement conscience, ce n'est que rétrospectivement que l'on se rend compte que nous nous sommes perdus. En ce sens, se perdre peut signifier perdre ses repères, notamment ses repères spatio-temporels, ne peut plus pouvoir dire ni l'endroit où l'on se trouve ni quand est-ce que l'on s'y trouve. Mais se perdre, c'est aussi perdre son identité, perdre ce qui faisait l'individu que nous étions, et encore une fois rétrospectivement, on peut se rendre compte que nous ne sommes plus le même individu qu'avant une certaine expérience, un certain moment. Ainsi, « se perdre » pose directement la question de l'ipséité, c'est-à-dire de savoir si l'on a accès à notre moi, notre identité profonde, ou encore, si on y a eu accès un jour. Perdu, nous ne serions donc plus en mesure de nous reconnaître, puisque l'*ego* – compris comme principe premier de l'étant (depuis Descartes) – fonctionne par consécution de pensées, qui de cette manière, se comprennent et s'analysent toujours les unes par rapports aux autres

plus anciennes. Finalement se perdre, c'est aussi perdre le contrôle de notre moi – aussi initialement faible soit-il –, de notre raison, c'est ne plus parvenir à distinguer ce qui est bien ou ce qui est mal à la fois pour nous mais aussi pour les autres. Ainsi, si aimer peut-être entendu comme un abandon de l'être qui aime à l'être ou l'objet aimé, on comprend que ce mouvement, cette action d'aimer n'est pas sans risque dès lors que l'on considère le fait de se perdre comme quelque chose de dommageable, nuisible.

L'être qui aime peut-il se perdre en aimant ? Peut-il être submergé par son flot émotionnel, passionnel ? Voire se noyer et en périr ? En tant qu'aimer c'est aussi donner, offrir voire s'offrir, si « quand on aime on ne compte pas » ne risque-t-on pas de se vider, de perdre ce qui constitue notre identité à force de trop s'offrir, de ne faire qu'offrir et que donner ? Ou au contraire en comprenant la fait d'aimer comme un mouvement plus rationnel, maîtrisable voire maîtrisé, n'est-ce pas justement par l'action d'aimer que l'on parvient à atteindre notre *ipsé*, à s'éprouver ? N'est-ce pas en aimant que l'on s'individualise le plus ? Et même si l'on ne s'y individualise pas forcément puisqu'aimer dans le cadre de l'amitié suppose une réciprocité qui lie les deux amis, n'est-ce pas en aimant que l'on se retrouve si ce n'est que l'on se trouve ? Mais l'amour résiste-t-il à sa fondation en raison ? Finalement, se perdre doit-il forcément s'appréhender à travers le spectre du dommageable, du nuisible ? Ne peut-on pas se perdre pour le meilleur ? Si l'amour échappe à la raison, est-ce pour autant une mauvaise chose de se perdre en aimant ?

Il semble communément admis que l'action d'aimer n'est pas tant maîtrisée ni maîtrisable, pas plus que le mouvement inconsciemment généré par l'être aimé chez l'être qui aime ne peut être intentionnellement dirigé ou même orienté par celui-ci. Ainsi, aimer peut faire courir à sa perte celui qui aime, autant spatiale, qu'identitaire et peut même le conduire à se faire emporter dans un flot sur lequel il n'a plus aucun contrôle. Mais dès lors que l'on cherche à appréhender l'action d'aimer, la bulle dans laquelle il elle fait entrer celui qui aime, on semble pouvoir discerner des forces à l'œuvre qui participent directement à ce qu'il se redécouvre, voire qu'il même se découvre, qu'il se trouve plus qu'il ne se perde. Toutefois, fonder l'amour sur la raison ne vide-t-il pas l'amour de tout son sens et son essence ? Ne faut-il pas réhabiliter le fait de se perdre en tant que possibilité d'évasion, d'inspiration ? En acceptant le fait que l'action d'aimer peut échapper au principe de raisons suffisante qui sous-tend le fonctionnement de l'*ego*, il semble possible de se perdre pour le meilleur en aimant, de se perdre volontiers.

\* \* \*

\*

Il semble communément admis que l'action d'aimer n'est pas tant maîtrisée ni maîtrisable, pas plus que le mouvement inconsciemment généré par l'être aimé chez l'être qui aime ne peut être intentionnellement dirigé ou même orienté par celui-ci. Par conséquent, lorsque l'on comprend aimer dans son acception charnelle notamment, c'est-à-dire relevant de l'*éros*, le poids des passions qui naissent chez l'être qui aime et qui le muent, le dirigent dans ses actes, peuvent mener à sa perte. En effet, passion vient du latin *pathos* qui désigne la souffrance, le trouble. Ainsi l'on comprend comment tout un pan de la philosophie a-t-elle souhaiter à l'homme de s'élever au-delà de son enveloppe corporelle, pour atteindre un amour plus spirituel que sensuel en sublimant notamment l'*éros* en *philia*, l'amour privé de relations charnelles et du côté sensuel, soit bien souvent l'amitié. Mais est-ce vraiment fondé ? *Phèdre*, la tragédie de Racine, semble nous donner les premières clés pour comprendre ce qui peut mener l'Homme à souhaiter sublimer son amour *éros* en un autre. En effet, Phèdre, après avoir annoncée à Hippolyte son amour – perçu comme incestueux même si ce n'est pas vraiment sa mère – pensant que Thésée était mort après les dires d'Oenonne, va faire face dans un premier temps au rejet, au dégoût presque de son beau-fils Hyppolite face l'annonce de cet amour transgressif et interdit de Phèdre. Phèdre va d'abord lui dévoiler qu'elle a essayé de contrôler son amour interdit, notamment en tentant de détester Hyppolite : « pour mieux te résister, j'ai cherché à te haïr ». Mais face à ce rejet ferme d'Hyppolite, Phèdre à nue, ayant dévoilée son amour transgressif à Hyppolite, va tout faire pour se faire désirer de lui malgré tout. Ainsi devient-elle aliénée par son amour pour Hyppolite, qui dirige véritablement tous ses actes. Au point même que lorsque Thésée réapparaît et qu'elle comprend le péril qu'elle encoure si jamais il apprend qu'elle aime son fils, elle va encore plus être aliénée par les conséquences de son amour interdit, de son flot passionnel qui la meut vers Hyppolite, au point qu'elle en vienne à dénoncer l'inverse de la vraie version à Thésée, et même à faire en sorte qu'il soit tué. Ainsi, aliénée par ses passions, Phèdre fait en sortes qu'Hyppolite soit désigné coupable par son père qu'il admire tant, et qu'il soit tué. Elle se perd, se noie même sous le poids de ses passions, ce véritable martyr des passions qui lui fait faire des choses qu'elle regrette tant rétrospectivement, au point qu'elle se suicide.

Ainsi, on comprend comment, en aimant « à la folie », l'on peut être soumis au joug des passions et se perdre sous celui-ci et même se perdre définitivement en se tournant vers la mort face à l'impossibilité de faire face aux conséquences d'une telle manière d'aimer.

Mais se perdre, au-delà de ne peut plus pouvoir se contrôler, contrôler ses passions et notamment son amour, c'est aussi perdre ses propres repères spatiaux. En effet, lorsque l'on aime quelqu'un, on se demande toujours où est-ce que cette personne se trouve, est-ce qu'elle se porte bien, est-ce qu'elle est en sécurité. Mais même au-delà de la simple préoccupation de la sécurité et de la santé de l'être aimé, lorsqu'on aime, on a tendance à placer l'aimer au centre de notre monde, ainsi sommes-nous où il se trouve, au moins par la pensée, car de la même manière que l'on ne peut s'empêcher réellement de ne jamais penser à lui, on ne parvient pas plus à se le représenter dans l'environnement où il se trouve à ce moment précis et même parfois ce qu'il y fait. À ce sujet, Jean-Luc Marion, dans son ouvrage paru en 2003, *Le phénomène érotique*, soulève une réflexion singulière, qui veut qu'en entrant dans ce qu'il appelle le phénomène érotique, c'est-à-dire en se liant d'amour – éros principalement (mais il l'aborde sous l'angle de l'agapè aussi) – pour un être – de manière pas forcément réciproque il faut le dire –, l'être aimé opère en lui une sorte de révolution copernicienne qui fait qu'il n'est plus le centre de son monde, le soleil de sa galaxie, mais que c'est l'être aimé qui a pris à sa place. Ou plutôt, l'être aimé qui à inconsciemment fait advenir chez celui qui l'aime, un décentrement spatial, le plaçant au centre de son monde. Le monde de celui qui aime et qu'évoque Jean-Luc Marion, doit ici être compris dans son acception phénoménologique, c'est-à-dire en ce qu'il constitue l'environnement environnant au sujet, où est-ce qu'il s'y trouve mais aussi où est-ce qu'il s'y projette, et vers où et d'où partent ses pensées qui structurent ses représentations. Par conséquent, selon Jean-Luc Marion, l'être qui aime, celui qui entre dans le phénomène érotique, se retrouve décentré dans son propre monde, il en perd de cette manière ses anciennes manières de se projeter et toutes ses représentations, ses pensées, sont orientées pour et par l'être aimé, de manière inconsciente. Ainsi, l'amoureux perd-t-il ses repères et se retrouve perdu spatialement dans son propre monde, parce que l'être aimé a pris la place de centre gravitationnel et attire, tire toutes les pensées de l'amoureux vers lui.

Pour autant, on peut se dire que ce décentrement n'est pas si mal, du moins pas plus mal, puisqu'il apparaît d'une certaine manière orienter les pensées de l'amoureux non plus selon, mais pour un tiers qu'il aime. N'est-ce pas là les prémices d'un amour désintéressé ? Un amour justement exempt de toute dimension intéressée, passionnelle, incontrôlable ? Puisque l'amoureux ne ferait petit à petit plus rien vraiment selon lui mais plus selon celui qu'il aime. Mais cet idéal d'amour désintéressé n'est-il pas lui encore plus susceptible de faire que celui qui aime en vient à se perdre ? À perdre ce qui fait de lui ce qu'il est ? Soit justement ses intérêts propres ses aspirations propres –

# Copie anonyme - n°anonymat : 186047

Code épreuve : 254

Nombre de pages : 9

Session : 2022

Épreuve de : *Dissertation Culture Générale EM Lyon / HEC*

**Consignes**

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numérotter chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

en admettant que c'est majoritairement son moi véritable qui s'exprime et non pas des déterminismes sociaux ou naturels. Emmanuel Kant, d'abord dans son ouvrage *Fondation de la métaphysique des mœurs*, vient poser les bases d'un amour désintéressé tel que décrit plus haut. C'est en essayant d'établir le socle d'une morale universelle qu'il en vient à essayer de distinguer ce qui fait d'un acte s'il peut être jugé moral ou non et plus loin ce qui peut faire moralement l'objet d'un devoir ou non. Ainsi, au fur et à mesure de son étude, il en vient à distinguer un amour qui pourrait faire l'objet d'un tel devoir, un « amour pratique », qui serait privé de toute inclination, soit de toute visée intéressée de la part de celui qui aime envers celui qu'il aime, et un autre amour qui lui ne pourrait pas faire l'objet d'un devoir moral : un « amour pathologique ». Ainsi, l'amour pratique de Kant, dans la continuité de l'idéal de la morale chrétienne, est un amour tout à fait désintéressé, privé de toute inclination. Mais qui dit idéal, dit qu'il faut tendre vers lui selon Kant, mais qu'il n'est pour autant pas forcément atteignable. Cependant, quand bien même un tel amour totalement exempt d'inclinations serait atteignable pour l'Homme, il semble qu'il le viderait de sa dimension humaine, en ce qu'il le priverait, le purgerait même de tout ce qui fait de lui la personne qu'il est, qui le caractérise, ses passions, ses loisirs, ses envies... Mais alors qui serait-il devenu ? Qui s'exprimerait ? Certainement moins l'Homme qu'il était avant. On semble donc comprendre que même un amour agapé, dans la continuité de l'idéal amoureux chrétien, c'est-à-dire désintéressé au plus haut point, ne semble pouvoir empêcher à l'être qui aime de se perdre. Toutefois, en appréhendant l'action d'aimer comme quelque chose de plus rationnel, alors peut-être pourrions nous comprendre dans quelles mesures l'amour nous ramène vers nous, voire nous amène vers nous plus qu'il ne nous fait nous perdre.

\* \*  
\*

En effet, dès lors que l'on cherche à appréhender l'action d'aimer, la bulle dans laquelle elle fait entrer celui qui aime, on semble pouvoir discerner des forces à l'œuvre qui participent directement à ce qu'il se redécouvre, voire qu'il même se découvre, en tout cas qu'il se trouve certainement plus qu'il ne se perde. L'amour ne pourrait-il pas, au lieu de nous éloigner de notre moi véritable ? Nous y rapporter plus directement ? C'est en tout état de cause la thèse de Jean-Luc Marion qui toujours dans *Le phénomène érotique*, paru en 2003, nous offre une nouvelle vision plus phénoménologique de l'amour, du phénomène érotique, en ce qu'il permettrait à l'individu de s'individualiser plus que n'importe quelle autre chose selon lui. En effet, ce n'est qu'à la lumière de

l'être aimé que je me découvre, ce n'est que lorsqu'il pose son regard sur moi que je me vois vraiment. Selon lui, l'amour relève de ce que d'aucuns appellent depuis Martin Heidegger, la constitution onto-téléologique de l'homme. En effet, l'Homme est caractérisé par le concept de « l'être-vers-la-mort » selon Martin Heidegger, concept qu'il développe dans les paragraphes 46 à 60 de son œuvre majeure *Être et Temps*. Ce concept veut que dans la mort, le « pouvoir-mourir » que possède tout Homme, c'est ce pouvoir qui l'individualise le plus et ainsi relève d'une impossible substitution. Par conséquent, selon Jean-Luc Marion, le phénomène érotique est de la même manière que le pouvoir-mourir d'Heidegger soumis au principe d'impossible substitution. C'est-à-dire qu'il est ce qui permet à l'individu son individuation la plus profonde et la plus aboutie. Ainsi, selon lui l'amour est ce qui permet le mieux à l'Homme d'atteindre son *ipsé*, son moi véritable, s'éprouver le plus possible, et même encore plus que la mort, car avant même de mourir, l'individu est celui qui a eu telle ou telle relation amoureuse avec autrui, il est fait de ces relations amoureuses. C'est exactement son « histoire érotique », c'est-à-dire l'ensemble des relations amoureuses qu'il a eu qui font de lui la personne qu'il est, et donc la personne qu'il est avant de mourir. C'est bien le phénomène érotique qui selon Jean-Luc Marion permet de répondre le mieux avec le plus d'exactitude à la question « Qui suis-je ? ». Par conséquent, aimer plus que n'importe quelle action semble pouvoir nous faire nous trouver, nous découvrir, ne ressentir plus que jamais auparavant. On semble donc bien loin d'un aimer qui nous ferait nous perdre.

Au-delà de répondre à la question « qui suis-je ? », ne peut-on pas réinscrire l'homme dans le cycle de la Nature, en se demandant ce qu'est l'amour pour lui ? Aimer est-ce vraiment se perdre pour l'homme ? Aimer n'est-il pas dans la nature de l'Homme ? En ce que l'Homme est fondamentalement un être qui désire et qui a conscience de ses désirs, mènent-ils forcément à sa perte ? En abordant plus rationnellement la notion de désir qui sous-tend assez clairement l'action d'aimer, le désir, en tant que force qui au-delà du simple besoin, fait tendre l'Homme vers un objet qu'il se représente comme source potentielle de satisfaction, ne permet-il pas au contraire à l'homme de se découvrir, se développer plus que de se perdre ? C'est en tout cas la thèse qu'expose Baruch Spinoza dans son œuvre majeure *Éthiques*. En effet, Spinoza réhabilite la vision négative qu'ont les hommes des désirs, héritée des philosophes stoïciennes et épicuriennes de la Grèce antique. Spinoza suggère que derrière chaque désir qu'émet un individu, se joue en vérité un seul même désir qui n'est jamais complètement assouvi, le désir de persévérer en son être, ce qu'il nomme le *conatus*. Le *conatus* est décrit comme un véritable élan productif, une force qui meut

l'Homme. Ainsi, en le mettant en lien avec l'amour, qu'il considère comme relevant de la joie, Spinoza soutient que l'amour est parmi les meilleur outil que possède l'Homme pour déployer sa puissance d'exister, pour persévérer en son être et entretenir son *conatus*. Par conséquent, on comprend qu'en aimant, loin de se perdre, on peut au contraire se découvrir. Car en déployant notre puissance d'exister de manière concomitante avec celle de l'être aimé dans le cas de l'amour, ou avec celles de nos amis dans le cas de l'amitié, Spinoza soutient que cela permet de catalyser cette puissance-là, et de la déployer encore plus. Loin de nous faire ne nous perdre, aimer d'amour et d'amitié sont donc deux manières, aussi efficace l'une que l'autre pour accomplir notre nature humaine. Toutefois, fonder l'amour sur la raison, voire le réinscrire dans le cycle de la Nature, ne vide-t-il pas l'amour de tout son sens et son essence ? Ne faut-il pas réhabiliter le fait de se perdre en tant que possibilité d'évasion, d'inspiration ?

\* \*  
\*

En effet, face à une telle ambivalence de l'action d'aimer, qui permet suivant la manière dont elle est faite ou vécue, soit de se perdre soit bien au contraire de se trouver ou se découvrir en appréhendant l'amour plus par la raison et les représentations que le moi à de lui-même. Mais n'est-il pas temps de remettre en question cette idée qui voudrait que l'amour n'échappe au principe de raison suffisante, qui expliquerait que si l'on se perd c'est parce que l'on aime ? De plus ne faut-il pas envisager une perte volontaire dans l'amour ? Aimer pourrait alors signifier se perdre, certes, mais pour le meilleur. Ainsi semble-t-il pertinent d'évoquer la manière dont l'Homme et plus particulièrement la philosophie appréhende l'amour. Jean-Luc Marion, dans *Le phénomène érotique*, s'indigne du fait que l'amour dans la philosophie a été remplacé comme principe premier de l'étant par l'égo (depuis Descartes). En effet, cette délocalisation, cet arrachement de l'amour comme principe premier de la nature humaine, en a fait devenir qu'un « effet dérivé de l'étant », qui depuis Descartes et son traité sur les passions *De l'âme*, n'est même qu'une passion, qui plus est, pas une des plus primitives (selon Descartes). Ainsi, dans son ouvrage, Jean-Luc Marion, constatant que l'amour a sans cesse été soumis à la reprise par le(s) concept(s) s'efforce de redonner à l'amour sa place au centre de l'étant. Pour ce faire, il fait une tentative de réduction, un exercice clé de la phénoménologie qui suggère qu'avant même de chercher à analyser les raisons évidentes selon la science et la raison, il convient d'analyser les « vécus de

conscience », car selon lui, ce sont ces derniers qui plus que n'importe quoi nous permettent de saisir l'essence d'un concept. Il effectue donc l'exercice avec l'amour et en vient à conclure que l'amour échappe au principe de raison suffisante. Il va même jusqu'à dire que l'amour suit plutôt un principe de « raison insuffisante », en ce que c'est justement dans toute son irrationalité, son manque de raison suffisante que l'amour est le plus saisissable. Finalement, selon lui, tenter d'expliquer l'amour par la raison, et tenter de la soumettre au principe de raison suffisante qui caractérise le fonctionnement de l'*ego* (consécution de pensées, confère l'introduction), c'est vider l'amour de son essence, c'est le priver de sa spontanéité et de la gratuité du « ... parce que c'était lui, parce que c'était moi » chère à Montaigne (coup de foudre amical pour La Boétie). Ainsi convient-il d'abord l'amour dans en ce qu'il suit un principe de « raison insuffisante », qu'il ne peut être soumis à aucun autre principe.

Dès lors il convient, en admettant le fait que l'action d'aimer peut échapper au principe de raison suffisante qui sous-tend le fonctionnement de l'*ego*, il semble possible de se perdre pour le meilleur en aimant. Ainsi, dans une relation amoureuse, l'être aimé doit souvent faire face à un bouleversement de ses repères temporels. En effet, le temps passe bien moins longtemps que l'être aimé parmi nous que lorsqu'il n'est pas là. Dans ce contexte, on semble presque pouvoir sentir une distorsion temporelle, comme si celui qui aime, était mue par un nouveau flux temporel, une sorte de « temps amoureux » qui déforme sa perception du temps. S'il est donc clair qu'il se perd en aimant dans la mesure où il perd ses repères temporels habituels, pour autant, l'être aimé ne peut-il pas se servir à bon escient de cette distorsion temporelle ? Où s'il ne peut la maîtriser, juste la savourer ? C'est ce que semble décrire le moment où Raphaël à la fin de *La Peau de chagrin* d'Honoré de Balzac, retombe sur l'antiquaire aux Italiens (un théâtre auquel il se rends) accompagné d'Euphrasie – l'antiquaire est celui qui lui avait vendu la peau au début du roman –, qu'il avait fait tomber amoureux de force en exprimant avec sa peau de chagrin, le désir qu'il connaisse l'amour (au début du roman). Dès lors que l'antiquaire aperçu Raphaël, il ne manqua pas de le remercier de l'avoir fait tomber amoureux – même s'il ne voulait pas au départ –, et en vient même à évoquer le bonheur de s'être abandonné à l'amour (certes de force au départ) par la formule suivante : « J'avais pris la vie à rebours. Il y a toute une vie dans une heure d'amour ». Ainsi la figure de l'antiquaire nous permet de supposer l'idée qu'aimer serait se perdre, mais loin d'être pour le pire, au contraire ici pour le meilleur, car le vieil antiquaire prolonge sa vie par l'amour avec Euphrasie.

Finalement, se perdre avec l'amour, ce n'est peut-être pas forcément une mauvaise, chose. Pourtant, selon Ferdinand Céline, dans son ouvrage *Voyage au bout de*

# Copie anonyme - n°anonymat : 186047

Emplacement  
QR Code

Code épreuve : 254

Nombre de pages : 9

Session : 2022

Épreuve de : Dissertation Culture Générale EM Lyon / HEC

## Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

*la nuit*, l'amour, en ce qu'il est la trace ironique laissé par le créateur pour que nous hommes, créatures finies et imparfaites, puissions goûter à l'infini, l'absolu, l'éternité, n'est pas tant désirable. Il va jusqu'à dire que « L'amour c'est l'infini mit à la portée des caniches ». Pour autant, nous pourrions être, plus optimiste, et peut-être que si l'amour échappe au principe de raison suffisante, pour autant il convient d'avoir un rapport lucide à notre finitude, tout en se laissant tenter par l'amour, en se risquant de s'y perdre. En ce sens, on pourrait peut-être se réapproprier le pari pascalien, et l'appliquant à l'amour. Si l'amour permet de goûter à l'infini, à l'absolue à la perfection comme le dit Céline, malgré les risques qu'il semble faire encourir, ne faut-il pas mieux faire le pari de l'amour, se laisser aller à aimer, quitte à s'y perdre, en faisant notamment le pari que l'on peut s'y perdre pour le meilleur.

\* \*  
\*

À la lumière des faits exposés, nous avons pu voir que si l'on comprenait et appréhendait l'action d'aimer, le mouvement d'aimer, en ce qu'il ne peut que partiellement voire ne peut pas du tout être maîtrisé, contrôlé, alors il est bien souvent soumis au joug des passions, même trop souvent celui qui aime à sa perte. De plus, pas plus l'amour passionnel, l'idéal kantien d'agapè semble déshumaniser l'homme en l'emmenant vers un amour dont on peut légitimement se demander s'il est encore de l'amour. Finalement en tenant une approche plus rationnelle de l'action d'aimer, tout en gardant un rapport lucide aux désirs des hommes, il semble bien plus difficile de se perdre en aimant, notamment parce que c'est en aimant que l'Homme découvre son identité profonde et s'inscrit dans le cycle de la Nature. Finalement, il apparaît nécessaire de retourner le présupposé du sujet, en se disant que peut-être, on peut se perdre pour le meilleur et pas pour le pire, et que les hommes peuvent légitimement faire le pari de l'amour, malgré les risques de se perdre, car au moins ils auront atteint leur *ipsé* plus que jamais. Et comprendront rétrospectivement qu'ils n'avaient jamais été autant eux-mêmes que dans cette parenthèse amoureuse.

NE RIEN ÉCRIRE DANS CE CADRE



